

LES
MUSICALES
ET LES
RENDEZ-VOUS
DE LA DANSE
DE L'IMA
PROGRAMME DE LA SAISON
2012/2013



LYLO MUSIC

akhaba.com

CONCERT LIVE .FR
l'actualité de tous les concerts

INSTITUT
DU MONDE
ARABE



Nouveau! Un mag musique & société

MUSIC est un nouveau magazine qui décrypte la société à travers
e prisme de la musique.

**Bande-son des sociétés, les chansons illustrent en une poignée de
minutes tous les grands chapitres des manuels d'histoire.**

MUSIC raconte ces petites histoires qui s'inscrivent dans la grande.

www.lemagmusic.com

[facebook/lemagmusic.com](https://facebook.com/lemagmusic.com) - twitter.com/lemagmusic



PRÉLUDE



La saison 2012-2013 est riche en événements musicaux. Pour le premier trimestre (octobre-décembre), l'IMA fêtera son 25^e anniversaire, qui est dédié à la créativité originale, aux fusions des genres et aux rencontres culturelles. Le dialogue des instruments et des mélodies du monde arabe avec ceux du jazz, du flamenco, du rock, de la pop et du rap inclut des airs celtiques, indiens, des improvisations rythmiques africaines, les croisements inventifs entre musiciens du monde arabe (du Maghreb, du Moyen-Orient et du Golfe). Des échanges qui d'ailleurs ont permis à nombre d'artistes de briser les cloisonnements et de dépasser les frontières des mélodies traditionnelles pour créer des moments propices à la formation d'un langage musical nomade et universel.

De janvier à juin, le programme est consacré à un conte universel : *Les Mille et Une Nuits*.

En symbiose avec l'exposition qui sera consacrée aux *Nuits*, Les Musicales vont se pencher sur ces légendes passionnantes avec musique et danse pour rendre compte de la richesse et de la complexité de ce monumental ouvrage.

Sous forme de périples initiatique, la programmation traversera divers pays, dont l'Inde, l'Iran, la Turquie, la Syrie, l'Irak, l'Égypte et le Maghreb, et donnera à entendre le meilleur de leur patrimoine. Ces contes évoquent le mystère du palais, la cour royale et ses secrets, le harem symbolisé par Shéhérazade, conteuse et artiste, le raffinement des arts, des séances musicales de grande délicatesse. Tout cela peut fonder les grandes lignes de cette affiche riche et diverse.

D'abord, le parcours des *Mille et Une Nuits* est immense. De l'Inde à l'Europe, les Musicales feront des haltes, tel un voyageur, dans les caravansérails de certaines villes phares de la musique comme Jaipur, Ispahan, Bagdad, Alep, Istanbul, Tunis, Alger ou Tanger, d'autant que les voix féminines – Shéhérazade oblige – ponctuent chaque étape de cet itinéraire, traduisant ainsi la force de caractère, d'inventivité et de créativité du personnage principal des célèbres contes.

Enfin, il faut souligner que la diffusion de cette œuvre universelle avait donné lieu à des rencontres exceptionnelles et fructueuses, à des métissages précieux. Les concerts de l'IMA illustrent à cette occasion tous ces grands échanges entre les cultures par le croisement instrumental monodique ou mélodique. Ils peuvent enfin mettre en relief les grandes compositions inspirées directement de ces récits mythiques appartenant à toute l'humanité.

Mohamed Métalsi
Directeur des Actions Culturelles



Le LIEN entre l'orient et l'occident

**RADIO ORIENT,
UNE RADIO COMMUNAUTAIRE
GÉNÉRALISTE D'INFORMATION
ET DE DIVERTISSEMENT**

De l'information en français et en arabe.

De la culture et de la tradition
Des recettes de cuisine aux critiques
littéraires en passant par le hit
parade oriental...

De l'interactivité
Plus de 6 heures par jour,
la parole est donnée aux auditeurs
pour commenter des sujets d'actualité
ou de société, interroger et discuter avec
les invités, passer une petite annonce...



Retrouvez Radio Orient sur la

19 fréquences
en France
www.radioorient.com



Yémen République tchèque

La transe électro-orientale

avec **Ashwaq Abdulla Kulaib** et **Al-esh**, du groupe **Al-Yaman**

Al-Yaman, Yémen en français, est un groupe de Prague, où fleurit une scène alternative et musiques du monde prisant les fusions multiculturelles, des plus sages aux plus inattendues, comme celles que pratique Aleš Hynar, dit Al-esh (guitare, saz, claviers, sampler), le leader du plus oriental des combos tchèques. Un collectif riche de multiples collaborations avec, par exemple, les Londoniens d'Asian Dub Fondation, du Transglobal Underground et de sa chanteuse Natasha Atlas, des rappeurs français, anglais et américains, un guitariste d'Inde ou un bassiste suédois. Al-Yaman est devenu un duo après la rencontre en 2000 d'Al-esh avec la chanteuse d'Aden, Ashwaq Abdulla Kulaib, installée dans la capitale tchèque depuis 1990. L'artiste yéménite y apporte un souffle à la fois chaud et aéré comme son port natal, et déclame la poésie arabe alors que le musicien et programmeur pragois lui tisse des mélodies faites de mélanges d'instruments traditionnels orientaux et d'effets électroniques futuristes. Les deux complices passent aisément de l'ambiance jubilatoire, dansante, un chouïa folle, de leurs débuts, aux climats plus méditatifs, éthérés comme en témoigne la seconde partie de leur carrière commune, dès 2010. Les compositions d'Al-esh, où se mêlent aussi ragamuffin et dub jamaïcains, forment un écran recherché au chant précieux d'Ashwaq, où la spiritualité côtoie des thèmes sur le respect, la liberté. Un art multiforme toujours emprunt d'émotion communicative.



Liban/France

Beyrouth-Paris aller-retour

Création pour musiciens, voix soliste, orchestre et chœur
de **Zad Moutaka**

Concert organisé par
le Festival d'Île de France,
en coréalisation avec
l'Institut du monde arabe



avec l'ensemble Mezweïj : **Alexis Descharmes**, violoncelle, **Pablo Marquez**, guitare, **Christophe Desjardins**, alto, **Françoise Kubler**, soprano, **Armand Angster**, clarinette ; l'ensemble C Barré, direction : **Sébastien Boin** ; **Nadine Nassar**, soprano ; l'orchestre et le chœur franco-libanais : les musiciens et chanteurs du lycée Racine (Paris), direction : **Dominique Blazy** ; les musiciens de l'Institut supérieur de musique et du Conservatoire national supérieur de musique (Beyrouth) ; le chœur de l'Université Antonine (Beyrouth), direction : **Toufic Maatouk**

Le pianiste libanais Zad Moutaka cherche depuis des années la rencontre parfaite entre l'art harmonique européen de sa formation classique et la musique modale de sa culture arabe. Ce point nodal constitue son œuvre originale, inédite en Orient et en Occident, dans un style savant et traditionnel. Une dualité nourrie par l'exil en France, la mémoire des origines, la double culture et le bilinguisme. En fait, une richesse qui, par sa perfection universaliste, sa sensibilité contagieuse, parle finalement à tout le monde, à tous les bords musicaux. Elle harmonise tous les modes esthétiques, malgré leur différence d'écoute, leur altérité, mais qui se retrouvent dans une même émotion. Un sentiment identique, unifié par la magie de ses compositions que le compositeur tend comme un miroir où tous se reflètent dans une même humanité. Entre Paris et Beyrouth, Zad crée pour instruments ou voix solistes le dialogue nourrissant l'un l'autre. Qu'il entrelace le plus novateur des poètes arabes, le Palestinien Mahmoud Darwish, avec les vers du Grec Giorgos Seféris, fasse intervenir un chœur franco-libanais réuni dans un même partage, s'enrichisse d'autres voix et instruments, ceux des ensembles Mezweïj et C Barré (violoncelle, guitare, alto, clarinette, soprano), sa création se déploie dans une Méditerranée mère des voyages et des émotions, où les formes et les genres traditionnels de deux mondes sont bouculés par une modernité commune du sens et du langage.



Maroc L'Œil du cœur

avec **Abdellatif Laâbi, Naziha Meftah et Driss El Maloumi**
Percussions : **Saïd El Maloumi et Lahoucine Baquir**

À la fois récital et concert, L'Œil du cœur, construit autour de l'univers poétique d'Abdellatif Laâbi, voit se déployer les créations musicales de Driss El Maloumi, ainsi que l'éventail de l'art lyrique de Naziha Meftah. Parole nue du poète, voix envoûtante de la cantatrice, performances musicales éblouissantes du compositeur se prêtent attention, dialoguent, s'aiment jusqu'à s'unir dans un même élan de plénitude créatrice. Né d'une vraie complicité entre des artistes appartenant à trois générations différentes, L'Œil du cœur est une création unique en son genre, ancrée dans la culture marocaine vivante et participant de l'universel.

Abdellatif Laâbi est né à Fès en 1942. Son combat pour la liberté lui vaut d'être emprisonné pendant huit ans sous le règne de Hassan II. Vivant en région parisienne depuis 1985, c'est aujourd'hui un poète mondialement reconnu.

Naziha Meftah, née à Chefchaouen, vit à Paris. Très tôt, elle interprète les chants arabo-andalous, ceux du *melhoun* ainsi que les chansons d'Oum Kalsoum et de Fairouz, avant de voler de ses propres ailes et d'enregistrer plusieurs albums, notamment en Egypte, en France et en Belgique.

Driss El Maloumi, né à Agadir en 1970, l'un des artistes de oud les plus talentueux du Maroc, est largement reconnu sur le plan international. Son œuvre de création, en dialogue constant avec la diversité musicale du monde, comporte plusieurs albums.



Arabie Saoudite Hip-hop experience

avec **Qusaï et DJ Ayzee**

Avec son complice DJ Ayzee, Qusaï vient faire découvrir le hip-hop saoudien. La barbe impeccablement taillée, le timbre grave, le rappeur est tout simplement le chef de file d'un mouvement musical qui réussit à brasser le tempo traditionnel d'Arabie, les musiques de danses bédouines et la scansion véhémement du hip-hop. Ses clips sont souvent bourrés d'une dérision salutaire. Né à Riyad en 1978, Qusaï a grandi à Jeddah, le port de la mer Rouge ouvert aux vents du large, la cité la plus cosmopolite du royaume. Le chant a pris Qusaï dès ses deux ans. L'artiste commence à se faire connaître à quinze ans en participant à de nombreux concours scolaires de chant. Le métier lui vient vite quand il se met à mixer à seize ans et anime professionnellement des soirées alternatives au Moyen-Orient, en Europe et aux Etats-Unis où il s'est installé en 1996 à dix-huit ans.

C'est à Orlando, sa ville de résidence en Floride, que le rappeur se fait une place au sein du milieu musical local, collaborant avec une pléthore de groupes hip-hop du cru. Il attire sur lui les projecteurs des médias américains, curieux d'un rap arabe encore méconnu. Il sera même animateur de radio pendant plusieurs mois et deviendra aussi, avec son partenaire Eric Casey dit E-Cleazy, producteur de disques hip-hop et de rhythm'n'blues bien accueillis. Autoproclamé Don Legend Kamelion, Qusaï livre des textes qui égratignent la bureaucratie de son pays, évoquent certain malaise de la jeunesse saoudienne, mais toujours sur le ton de l'humour et de la satire qui sonne juste.



Algérie/France

Le Tarab jazzavec le **Fayçal Salhi Quartet**

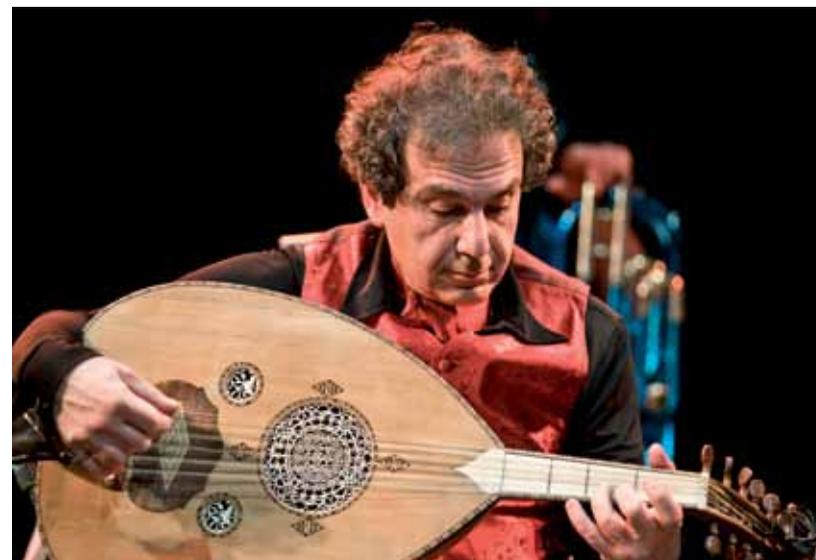
Fayçal Salhi est un jeune compositeur et joueur de oud remarquable. Il a enthousiasmé les scènes de son pays d'origine, l'Algérie, du Chili, d'Inde ou d'Autriche avec des musiques où la tradition orientale rencontre le jazz. Un rendez-vous naturel, car les deux genres procèdent de la même attitude, c'est-à-dire l'improvisation dans la rigueur de leurs styles respectifs et le dialogue dans leur soif d'échange et de complicité recherchés, de joute enjouée, de jeu fraternel. Fayçal joue ses propres compositions sur tous les continents, emportant des publics aux cultures et aux sensibilités différentes par ses mélodies métisses, son ouverture jubilatoire à d'autres genres alors qu'il a été profondément nourri par les traditions musicales algériennes, notamment l'art arabo-andalou, élaboré en Espagne dès le x^e siècle.

Également compositeur de musique de film, bardé de divers prix, Fayçal fait de l'héritage millénaire élaboré dans l'Andalousie arabe une musique teintée d'envolées lyriques et modernistes qui fusionne habilement avec la note bleue et la nostalgie d'un paradis mythique et perdu. Une magie forcément envoûtante avec son *tarab*, l'extase et l'émoi qui fait vibrer l'auditoire oriental quand l'artiste réussit par ses acrobaties musicales audacieuses à retomber finalement indemne sur ses pieds, la note juste, chargée d'émotion libératrice...

Liban/Italie/
France/États-Unis**Quintet méditerranéen**avec le **Rabih Abou-Khalil Quintet : Rabih Abou-Khalil, Luciano Biondini, Gavino Murgia, Jarrod Cagwin et Michel Godard**

En 1978, Rabih Abou-Khalil a fui Beyrouth en proie à la guerre civile pour Munich, la tête pleine des subtilités du maqâm ancestral, les doigts empreints des vibrations du sultan des instruments arabe, le oud appris au conservatoire. En Allemagne, il étudie la musique classique, s'éprend du jazz et trouve son chemin : une musique personnelle, sensible, une composition enracinée et nouvelle à la fois. Son jeu, méditatif ou agile, crée des ambiances oniriques, originales, qui captivent vite l'auditoire, submergé alors par des lames d'émotion, émancipé de toute culture nationale, régionale. Le virtuose libanais est un amoureux de la transgression entre les genres et les chapelles, non sans une pointe de malice. Il invente un style fluide, qui semble aller de soi, un bluff faisant croire que le oud est un instrument naturel du jazz alors qu'il s'agit d'une construction sophistiquée, patiente, recherchée. Il orientalise le jazz et jazzifie le maqâm. Chez Abou-Khalil, la note bleue est teintée de l'ocre de l'Orient.

L'homme a appris auprès de grands maîtres d'Occident et du Liban avant de multiplier les expériences, fado, quatuor à cordes, musique arménienne, composition symphonique ou musique populaire italienne, à l'image de son quintet bigarré. L'accordéoniste de Spoleto, Luciano Biondini, est un compagnon de longue date au jeu fin et présent, à l'exemple de ceux de Gavino Murgia au saxophone et au chant sarde, du batteur américain Jarrod Cagwin, alors que Michel Godard apporte une pointe d'humour avec son tuba espiègle et son serpent charmeur.



Algérie **Renayates, hommage aux grandes voix féminines d'Algérie**

avec **Houria Aïchi, Mohammed Abdennour** : mandole, guitare, **Smail Benhouhou** : piano, **Ali Bensadoun** : flûte et **Amar Chaoui** : percussions

Venue étudier la sociologie à la Sorbonne, Houria Aïchi est devenue en vingt-cinq ans l'ambassadrice de la chanson berbère chaouïe algérienne en France et sur d'autres scènes internationale. La voix claire, comme ses yeux, le chant vigoureux telles ses racines berbères de l'Est algérien, Houria (« liberté » en arabe) a longtemps glorifié, sur fond de *bendir* percutant et de flûte plaintive, les paroles des Azriates, ces femmes troubadours du massif insoumis des Aurès, libres et sans hommes, qui lui ont été transmises par sa grand-mère. Aujourd'hui, la plus célèbre chanteuse chaouïe du monde rend un bel hommage à d'autres femmes d'hier et d'aujourd'hui, des voix imposantes de diverses musiques algériennes. « *Tout au long de mon travail, j'ai été émue par le courage et la détermination de ces femmes qui ont mené de vraies carrières de chanteuses, dans un environnement à la fois hostile et admiratif* », dit-elle en évoquant des destins parfois tragiques, comme celui des Chaouïes « la Rose de Khenchela » Zoulikha, bannie par sa famille, ou Baggar Hadda (1921-1996), morte mendicante et à moitié folle dans les rues d'Annaba.

Houria Aïchi interprète celles qui ont chanté des styles dérivés de la musique arabo-andalouse comme Meriem Fekkai (1889-1961) et Fadéla Dziria (1917-1970), qui ont inventé le raï charnel telle Cheikha Remitti (1923-2006), popularisé la chanson kabyle traditionnelle comme Chérifa (née en 1926), ou moderne à l'exemple de Djura (ex-Djurdjura) et de Saloua (née en 1935) pour la variété algérienne. Houria n'oublie pas les voix de la nouvelle génération, celle du raï moderne lancé d'Oran par Chaba Fadéla, celle de la chanson du Sahara par la chanteuse et percussionniste Aïcha Lebgaï, ou le folk internationaliste élaboré par Souad Massi à Paris.



Egypte/Italie/ France/Inde **La magie des tambourins**

avec le **Tambour Quartet** : **Adel Shams el-Din, Carlo Rizzo, Paul Mindy** et **Ravi Prasad**

C'est une affaire de fous du tambourin. Ils sont originaires de trois continents – Adel Shams el-Din est d'Égypte, Carlo Rizzo d'Italie, Ravi Prasad d'Inde et Paul Mindy de France –, mais tous fondus de musique brésilienne. Ce Tambour Quartet figure un voyage gorgé d'émotion dans l'histoire et les cultures de l'immense répertoire de la petite percussion qui cadence depuis des siècles les musiques profanes, les rituels sacrés, les danses et les tranes, si ce n'est la même chose au fond. Le quatuor est non seulement nourri de traditions propres à chacun de ses membres, mais aussi inventeur de rythmes inattendus. Chacun sort de sa percussion de prédilection des sonorités surprenantes, des mélodies qui ravissent tant elles semblent naturelles, alors qu'il y a derrière cette aisance un travail de longue haleine, une sensibilité aiguë. Bref, des parcours et des sentiments que les quatre frappeurs mettent en commun, unis dans une communion inédite.

Leurs échanges expriment une fraternité évidente entre leurs cultures respectives, finalement pas si éloignées que cela. Rompus aux collaborations avec des confrères de genres multiples, Adel, Carlo, Paul et Ravi improvisent une musique composée à la fois de frénésie qui prend le corps et de contemplation qui exalte l'esprit. Une sorte de jazz sans âge, mais ô combien contemporain parce que leur instrument vieux comme le monde reste toujours d'actualité grâce à leur jeu sophistiqué, leur technique personnelle, leur écriture étonnamment moderne.



Algérie **Le groove libertaire**

avec **Rachid Taha**

En partenariat avec la Maison de la Musique de Nanterre



Cas original dans le paysage musical français, Rachid Taha échappe à toutes les étiquettes – et en premier lieu à celle de chanteur « world ». Ni cheb du raï, ni artisan du chaâbi, ni rocker destroy, ni technoïde platiné... mais tout cela à la fois, et surtout lui-même. Avec de solides références et un discours qui tient la route.

Cofondateur en 1981 du fameux groupe Carte de Séjour – ce natif de l'Oranais, berceau du raï, y jette les bases d'un rock arabe illuminé par des fragments de « raïté » –, héros avec Khaled et Faudel du légendaire concert « 1, 2, 3 Soleils » qui rassemble en 1998, à Bercy, plus de seize mille spectateurs, Rachid Taha s'est frotté depuis à bien d'autres styles, comme la techno.

Et a imposé sa marque avec la reprise d'anciens succès chaâbi, amorçant le début d'une reconnaissance à ce qu'il a nommé « la culture de l'exil », celle des immigrés de la première génération. Son album *Diwân* (1998) compile des compositions de Dahmane El Harrachi, Hadj El Anka, Akli Yahiatene, Nass El Ghiwane et Farid al-Atrache.

D'autres albums suivront, dont le très remarqué *Tékitoï* (2004) et son « Rock el Casbah », reprise du « Rock the Casbah » des Clash, et *Bonjour* (2009), son 8^e album solo, en collaboration avec Gaëtan Roussel des Louise Attaque. On l'aura compris : Rachid Taha ne repasse jamais les plats. Avec, à la clé, une saveur et un plaisir toujours renouvelés...



France/Palestine/ **Jadayel / Tresses**

avec le quatuor à cordes **Béla** et le duo **Sabîl**

Le Quatuor Béla reçoit le soutien de la SACEM



Béla : Julien Dieudegard, Frédéric Aurier, Julian Boutin et Luc Dedreuil, cordes
Sabîl : Youssef Hbeisch, percussions, et Ahmad al-Khatib, oud

Ils sont quatre Français et deux Palestiniens, qui tissent aujourd'hui des liens, *jadayel* (littéralement : « tresses ») entre leurs univers musicaux respectifs.

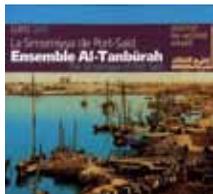
Julien Dieudegard, Frédéric Aurier, Julian Boutin et Luc Dedreuil, formés tous les quatre au Conservatoire supérieur national de musique et de danse de Lyon, ont formé en 2003 leur quatuor à cordes (trois violons, un violoncelle), Béla, avec pour objectif de vivifier le patrimoine contemporain en misant sur la créativité et l'improvisation.

Le percussionniste Youssef Hbeisch et le joueur de oud Ahmad al-Khatib, respectivement natifs de Galilée et d'un camp de réfugiés palestiniens en Jordanie, ont, quant à eux, tous deux enseigné aux conservatoires de Jérusalem Est et de Ramallah et joué au sein de l'ensemble de musique contemporaine palestinienne Karloma. Leur projet de création commune a été entravé pendant des années, faute de liberté de mouvement. Jusqu'au début de l'année 2012, enfin, date à laquelle l'IMA sort leur premier album, *Sabîl* (En route). Un disque iconoclaste bien accueilli par la presse aussi bien en Grande-Bretagne qu'en France : « Une musique arabe débridée où le mode savant maqâm est bousculé par des compositions frénétiques, contemporaines, laissant aussi place à des ballades dépouillées, sur des enchevêtrements élaborés de oud, derbouka, riqq et daff. Un raffinement qui concilie classicisme et soif de liberté » (akhaba.com). Aujourd'hui, Sabîl et Béla réussissent un dialogue novateur, nourri de patrimoines musicaux pluriels qu'ils fédèrent par une expression virtuose, hybride, commune aux six compagnons de route.



Egypte

La lyre enchantée de Port-Saïd

avec le groupe **El Tanbura**

Sur la rive gauche du canal de Suez, Port-Saïd, zone franche, et sanctuaire depuis les années 1930 de la *simsimiyya*, lyre aux origines troubles. Mais en Egypte, tout remonte toujours aux pharaons, et l'instrument préféré des pêcheurs du port méditerranéen et des ouvriers du canal est forcément antique, donc chargé de cinq mille ans d'histoire et de légendes. Tombée progressivement dans l'oubli, la *simsimiyya* a été ressuscitée par El Tanbura de Port-Saïd, qui en a fait son instrument de prédilection, tissant sur ses cinq cordes des mélodies populaires parmi les plus anciennes du pays.

C'est grâce à l'obstination d'Ahmed Zakaria, qui a convaincu quelques anciens praticiens du genre, retirés de la scène, de transmettre leur savoir à des jeunes enthousiastes pour former en 1989 El Tanbura, où se mélangent deux ou trois générations de maîtres musiciens et de chanteurs, des pêcheurs et des philosophes, des commerçants et des maçons, des *galabiya* et des jeans, des fez et des casquettes de base-ball. La *simsimiyya* est entourée de ney et de percussions pour jouer des airs envoûtants où se mêlent inspiration soufie et thèmes profanes. Les débuts n'ont pas été faciles, le groupe étant alors raillé par l'élite musicale de Port-Saïd. Mais la musicalité contagieuse des premiers spectacles est bientôt parvenue à convaincre, ses rythmes arrivant jusqu'au Caire avant que, en 1996, la réputation d'El Tanbura n'atteigne Paris où l'IMA produisit le premier disque international du groupe. El Tanbura chante l'amour, la spiritualité, la résistance, la nostalgie, la douleur, les petits bonheurs du quotidien alors que la musique fusionne magie et rêverie.

Tunisie/Grèce/
Belgique/Maroc/
Arménie

Chemsî ou la rencontre des gammes

avec le groupe **Hijaz**

Moufadhel Adhoum : oud, **Niko Deman** : piano, **Azzedine Jazouli** et **Chryster Aerts** : percussions, **Vincent Noiret** : basse, et **Vardan Hovanissian** : duduk, chœur

À la base de Hijaz, il y a le oud du Tunisien Moufadhel Adhoum et le piano du Gréco-Belge Niko Deman qui se rencontrent en 2004 pour fonder ce groupe au croisement de la mélodie arabe et du jazz. Sur les traces de deux luthistes d'Orient séduits prématurément par la note bleue, le Libanais Rabih Abou-Khalil et le Tunisien Anouar Brahem, Moufadhel a réussi lui aussi à créer son propre univers, une composition sophistiquée, emplie de mystère et d'arabesques acrobatiques. Par sa mère grecque, Niko Deman est d'abord nourri par le rebétiko, la musique des mauvais garçons née à la fin du XIX^e siècle sur les trottoirs d'Athènes, si proche des airs orientaux, qu'il joue sur le bouzouki, avant d'être emporté par le jazz et d'étudier au conservatoire d'Anvers.

Le dialogue entre le oud de Moufadhel et le piano de Niko est superbement soutenu par le jeu souple et aérien du percussionniste marocain Azzedine Jazouli et du percussionniste belge Chryster Aerts, rejoints par la basse solide de Vincent Noiret. L'ensemble joue un rythme aventureux, transcendant les traditions du Maroc jusqu'à l'Inde, voluptueux et frénétique. Le quintette est aussi épaulé par un musicien de marque, Vardan Hovanissian, au *duduk*, le hautbois arménien qui fait tourner les têtes. Les choros improvisés du groupe composent un petit chef-d'œuvre d'harmonies lumineuses, chaleureuses, exprimées par l'album *Chemsî*, « Mon soleil » en arabe. Une musique raffinée, complexe mais qui semble évidente par sa simplicité apparente et son émotion contagieuse.



Liban La tradition arabe réinventée

avec **Rima Khcheich**

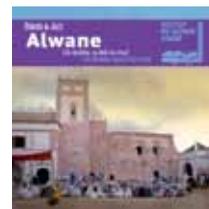
Née dans le Sud Liban en 1974, Rima Khcheich sait installer dans l'actualité les patrimoines ancestraux de la musique arabe, des styles vocaux sophistiqués comme les *muwashahat*, qu'elle interprète de manière moderne, en un genre novateur revu avec des arrangements inédits. Précoce, Rima à intégré à dix ans la Beirut Oriental Troup for Arabic Music, dirigée par Selim Sahhab, avant de devenir chanteuse soliste l'année suivante, attirée par les répertoires orientaux les plus exigeants. Une audace que l'on retrouve par exemple en 2008, dans son troisième opus, *Falak*, enregistré aux Pays-Bas, où la tradition orientale est revisitée par des pointures du jazz néerlandais confrontés aux reprises par la chanteuse des titres du pionnier de la nouvelle chanson populaire égyptienne Sayyed Darwish (1892-1923) et de ceux de Wadih El-Safi (née en 1921), « la voix du Liban ». D'ailleurs, dès son premier disque en 2001, *Orient Express*, Rima avait collaboré avec des musiciens hollandais et aussi irakiens ; une rencontre qui leur avait valu d'effectuer ensemble des tournées internationales.

Diplômée de l'université américaine de Beyrouth et du Conservatoire national de musique (où elle fut enseignante), Rima s'est produite dans tout le Moyen-Orient, en Europe et aux Etats-Unis où elle a également enseigné le chant classique arabe. Son ouverture aux musiques populaires passe aussi par son interprétation des chansons de films d'une icône libanaise et plus largement arabe, Sabah, égérie de l'âge d'or du cinéma oriental, et par son travail avec Ziad Rahbani, l'inventeur du nouveau jazz oriental – et accessoirement fils de la « légende » Fairouz.



Maroc/France Nuit de transe gnawa-jazz

avec **la troupe Alwane**



Alwane est une formation née d'une rencontre. Entre, de ce côté-ci de la Méditerranée, le Mad Nomad Quartet de Lyon, mené par Thierry Beaucoup, et, sur l'autre rive, les quatre musiciens de Dar Gnawa, le groupe de Tanger que dirige le maître initié Abdellah Boulkhaïr El Gour. Ingénieur électricien, ce dernier s'est trouvé vite emporté par le charme envoûtant de la transe gnawi. D'où sa fondation, en 1980, de Dar Gnawa, pour réhabiliter une culture encore snobée par les médias marocains – avant son succès international grâce au lancement, dès 1998, du festival Gnaoua d'Essaouira, qui les a rapidement convertis au rythme du mysticisme négro-arabo-berbère.

Les jazzmen de la capitale des Gaules et les gnawi de la perle du Détroit ont concrétisé leur projet avec *Lila derdeba* (Nuit de transe), une création où communient avec ferveur saxo, *guembri*, clarinette, *qraqeb*, batterie, guitare et basse électriques, et danse frénétique alimentant la montée en puissance d'un chant habité qui invoque les esprits du vaudou islamo-maghrébin. En fait, *Lila derdeba* s'inspire en le réactualisant du déroulé très précis de la *lila gnawi* traditionnelle, un rite d'exorcisme et de psychothérapie commençant toujours par la douce cérémonie du thé et de l'encens pour se concilier les djinns. Puis le rite s'accélère, brouillant la frontière entre mondes visible et invisible, avec des danseurs aux tenues tour à tour blanches, vertes, bleues, jaunes ou noires. Des couleurs, *alwane* en arabe, qui entraînent les participants jusqu'au bout de la nuit enfin libératrice des forces mauvaises, réconciliant le spirituel et le terrestre.



Inde Musiques du Rajasthan

avec Mame Khan



Mame Khan est issu d'une dynastie de quinze générations de musiciens. C'est dire que son clan de maîtres du chant indien a eu le temps de perfectionner son art et lui a transmis par l'intermédiaire de son père et gourou, le grand et regretté Shri Rana Khan, la force mentale et la virtuosité vocale nécessaires pour interpréter subtilement la tradition chantée de son Rajasthan natal. Il chante un répertoire considérable de musiques profanes et de textes soufis, faits pour toutes les occasions de la vie, notamment les réjouissances des fiançailles, les célébrations de mariages et les baptêmes, et perpétue le genre traditionnel appelé *jangra*, à la scénographie colorée, propre à la caste de musiciens dont il est issu, celle des Manganiyars, une caste musulmane mais également marquée par l'hindouisme de la caste descendant de Kshatriya.

Un patrimoine multiple qui ouvre depuis des années à Mame Khan les portes des scènes du monde : Afrique, Asie, Amérique, Europe, monde arabe, où sa voix, qui vibre et émeut, captive les auditoires. Pétri par un art religieux et chevaleresque médiéval, Mame Khan excelle aussi bien dans les traditions mystiques et séculaires du désert du Rajasthan que dans les mélodies savantes prisées dans les jardins et salons des maharadjas. Mame, comme tout Manganiyar, chante les louanges des grands saints soufis et du dieu Krishna. Un syncrétisme populaire qu'il vient présenter à l'IMA avec quatre musiciens et chanteurs accompagnés par la gracieuse Leela Devi exécutant les danses les plus authentiques du Rajasthan, berceau mythique de musiques nomades courant la planète depuis des siècles.



Iran/France Classique persan

avec l'ensemble Yahyazadeh : Javad Salkhordeh, Javid Yahyazadeh, Ahmad Yahyazadeh, Sardar Mohamadjani, Mohamad Merati et Navid Saedi

L'ensemble Yahyazadeh est composé de six musiciens iraniens, dont le chanteur et instrumentiste Ahmad Yahyazadeh. Ce dernier, établi en France depuis 2004, fonde en 2006 la Maison du daf à Paris, avec pour objectif de faire connaître les musiques persanes classique et soufie. On aura pu ainsi l'entendre jouer à l'occasion de lectures des poèmes d'amour de Hussein Mansûr Hallâj, martyr du soufisme : « *Ton image est dans mon œil / Ton mémorial sur mes lèvres / Ta demeure en mon cœur / Mais où Te caches-tu donc ?* » Ahmad Yahyazadeh, qui est l'un des artistes les plus accomplis et les plus représentatifs de la culture iranienne en France, œuvre à la vulgarisation des musiques d'Asie centrale, non sans dialoguer avec des rythmes indiens du Rajasthan ou arabes du Machreq et du Maghreb. Des cultures aux influences multilatérales, en somme... Après s'être consacré au *santour*, il s'est lancé à la conquête de la percussion par le biais du *daf*, ce tambour dont il a fait l'alpha et l'oméga de ses innombrables concerts en France et ailleurs. Il brille aussi au *tombak* et au *târ*, qu'il croise avec les *ney*, *santour*, *sétar*, *kamanché*, flûte traversière... Sa conception de l'art tient en cette formule : « *J'existe pour mon peuple avant tout, pour dire la vérité et parler de ses problèmes.* »

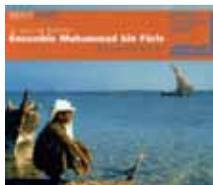


Bahreïn

La voix de Manama

avec la **Firqat du Bahreïn**, sous la direction de **Hamad bin Hussein**

En partenariat avec le Ministère de la Culture du Bahreïn



Goûté lors des *samra*, les veillées conviviales privées, ou lors des fêtes de mariage ouvertes à un plus grand nombre, le *sawt*, « voix » en arabe, style vocal citadin et art musical par excellence des pays du Golfe dès les premiers siècles de l'islam, se nourrit du riche répertoire de la poésie classique et dialectale de la péninsule Arabique et des différentes cultures qui s'y sont brassées. L'ensemble de Bahreïn est en fait un hommage à Muhammad bin Fâris (1895-1947), le mythique rénovateur du genre, qui, dans le contexte des grands bouleversements des traditions musicales du Golfe durant les années 1930, a fondé la première école de *sawt* au Bahreïn et diffusé son art à travers des émissions de la toute première radio installée par l'occupant britannique.

La *samra* suit un développement esthétique dont aucun interprète ne s'écarte. La soirée débute toujours par un *'istimâ'* (écoute méditative), suivi d'un *sawt* dit « arabe » auquel succède une série de différents genres. Le rituel s'achève régulièrement par la mélodie *khatm* (final) où se côtoient poésie légère, voire comique, et invocations mêlées de conseils. Le chanteur s'accompagne au oud ; l'orchestre joue du *mirwās*, petit tambour cylindrique à deux peaux, du violon, du *qanun* et de la frappe des mains, *keffafa*. L'ensemble est parfois animé par la danse *zaffân*, exécutée généralement par deux *zaffânin* ; ce sera le cas lors de ce concert. La Firqat sera menée par Hamad bin Hussein, réputé pour la délicatesse de son *sawt* tant dans son Bahreïn natal que dans d'autres pays arabes.



Liban

Arabesques orientales

avec **Ghada Shbeir**



« Une voix d'orchestrée d'émotion », dit-on de cette artiste, qui est également professeur de chant liturgique et de théorie orientale à l'université Saint-Esprit de Kaslik, au Liban. Ghada Shbeir est spécialiste du chant arabo-andalou et, bien sûr, du chant sacré syriaque, culture d'un peuple chrétien au parler araméen établi d'Iran jusqu'en Syrie et au Liban.

Mais elle chante tout aussi magistralement le *mouwashah*, cet art de douceur élaboré dans l'Andalousie arabe de la fin du XI^e siècle qui a pris plusieurs formes au fil du temps, aussi bien au Maghreb, où il s'intègre dans la noubâ arabo-andalouse, qu'au Moyen-Orient, où il devient un moment intense du *tarab*, l'extase musicale. De transmission orale, cette culture exigeante est de moins en moins interprétée. Parcourant les scènes du monde, Ghada Shbeir fait revivre de son timbre ample et lumineux ses poésies d'amour courtois, d'enchantements féminins, de cour assidue.

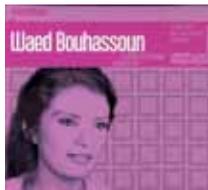
La chanteuse-chercheuse restitue aussi avec une sensibilité extrême une musique et des prières syriaques et maronites qui ont traversé les siècles, et dont elle a réuni un corpus d'un demi-millier de mélodies. Outre différents diplômes et diverses récompenses musicales, Ghada a remporté en 1997 le premier prix du Concours de la meilleure chanson arabe en Egypte – le pays qui règne sur la musique orientale depuis près d'un siècle ; un prix donc loin d'être anecdotique... Par sa lecture et son interprétation modernes, elle donne aux traditions arabes, qu'elles soient savantes, spirituelles ou profanes, une actualité bienvenue et bienheureuse.



Syrie/Espagne

Le coup de passion

avec **Waed Bouhassoun** : chant et oud, **Curro Piñana** : chant et **Carlos Piñana** : guitare flamenca



Cela s'est passé le 31 janvier 2008, dans le Salon des Ambassadeurs de l'Alhambra de Grenade : la rencontre de la nouvelle révélation syrienne Waed Bouhassoun, au chant et au oud, et des frères Curro et Carlos Piñana, au chant et à la guitare flamenca. Tout un symbole, pour lancer les festivités de Damas capitale arabe de la culture 2008 !

Née en 1979 dans un village druze du sud-ouest syrien, Waed chante et joue du oud dès l'enfance, avant de parfaire son art aux Conservatoires de Damas puis d'Alep. De sa voix tendre et vigoureuse, elle chante les amours de la princesse Wallâda bint al-Mustakfi (994-1091) et du vizir Ibn Zaydoun (1003-1070), poètes et amants mythiques de la fin du califat omeyyade en Andalousie ; elle chante aussi le plus important philosophe du soufisme, Ibn 'Arabî, né en 1165 à Murcie... la province natale des frères Piñana, spécialistes du chant gitan de la région – « *La destination du chercheur dépend de la route qu'il suit* », disait le maître mystique avant de mourir en 1240 à Damas –, et reprend à son actif le répertoire de la « quatrième pyramide d'Égypte », Oum Kalsoum.

Né en 1974, Curro manie lui aussi de manière exceptionnelle la douceur et l'ardeur dans son chant, typique de la culture de sa région, Las Minas, où il a remporté divers prix de *cante* local ; tout comme son cadet de deux ans Carlos, à la guitare flamenca – après avoir appris le classique au Conservatoire de leur Carthagène natale. Tous deux ont le *cante jondo* dans les veines : ils sont les petits-fils d'Antonio Piñana, « la » référence absolue des chants de Las Minas.



Palestine/France

Ciné-concert : Les Aventures du prince Ahmed

avec le trio **Khoury** : **Elia**, oud, **Basel**, violon et percussions, et **Osama**, qanun

Pierrick Menuau : saxophone, **Jean-Louis Pommier** : trombone, **Gaëtan Nicot** : piano, **Guillaume Robert** : contrebasse, et **Mourad Benhammou** : batterie

Pour épouser la belle princesse Pari Banu, le prince Ahmed doit affronter son rival, le mage africain, en s'alliant avec la sorcière dans le Wak-Wak, l'île des esprits, où l'enchanteur capture la sœur de son ennemi pour la vendre à l'empereur de Chine, lequel sera renversé grâce à Aladin et à sa lampe merveilleuse. Tel est le synopsis du film réalisé en 1923 par l'Allemande Lotte Reininger, fait de silhouettes découpées dans du papier noir et animées sur fond coloré. Le premier long métrage d'animation de l'histoire du cinéma, adapté du conte des *Mille et Une Nuits*, et une œuvre expressionniste onirique et fantasque, que le trio Khoury accompagne aujourd'hui de sa musique arabe, épaulé par un quintet jazz et blues.

Palestiniens installés en Île-de-France depuis quelques années, les frères Khoury se sont taillé depuis 2002 une carrure internationale. Ils déploient un art savant, croisant l'audace de l'improvisation et la rigueur du *maqâm* et du raffinement ottoman, et épousant avec brio bien d'autres cultures : jazz, flamenco, musiques classique et contemporaine, raga indien ou tradition bretonne. Une ouverture qui leur a déjà valu la réalisation de deux bandes originales de films, et qui transparait dans leurs compositions, mêlées de pans du patrimoine oriental revisité, ou tout simplement du patrimoine de l'humanité. À l'image des *Aventures du prince Ahmed*, un conte qui émerveille enfants comme adultes.



Tunisie Princesses du chant arabe

avec **Dorsaf Hamdani**

Comme toute apprentie chanteuse du monde arabe, Dorsaf Hamdani a commencé par imiter Oum Kalsoum, Asmahane, Fairouz. Née en 1975, elle se fait connaître dès 1995, chante beaucoup le *malouf*, la musique arabo-andalouse de Tunisie, le répertoire de la grande chanson du Caire. Mais Dorsaf attendra plus de quinze ans avant d'enregistrer ses reprises de chansons immortalisées par les trois légendes du chant arabe. Elle sait l'exercice risqué. Dorsaf le réussit très bien tout en gardant sa personnalité : une voix plus grave qui personnalise les succès des trois cantatrices, soutenue par les violoncelle, *qanun*, oud, ney, derbouka, *riqq* et *daf*. Dorsaf chante des succès de la reine du Liban, Fairouz, sur scène depuis 1957, comme « Rajeen ya hawa » (Nous sommes de retour ô amour), qui date des années 1970, et « Yallah tnam Rima » (Ô Seigneur aide Rima à dormir), lancé en 1967 par le film *Bint al-harès* (La Fille du gardien). Elle réalise aussi des interprétations de la princesse druze d'Égypte, Asmahane (1917-1944), donnant la pleine mesure de sa voix avec un *mawwal*, improvisation vocale vigoureuse et déliée, « Mawwal ya dirati » (Chant à ma patrie), et une valse viennoise orientalisée, « Layali el ouns fi Vienna » (Nuits d'intimité à Vienne), écrite par Ahmed Rami, le poète de prédilection d'Oum Kalsoum. Laquelle est reprise avec le même bonheur par Dorsaf : outre le douloureux « Li as-sabri houdoud » (La patience a des limites) de 1926, deux morceaux viennent du cinéma : la *taktouka*, musique légère, de « Ghanily chawe chawe » (Chante-moi un peu) du film *Salamah* (1945), et celle de « Loughat az-zouhour » (Le langage des fleurs) du musical *Fatmah* réalisé en 1947 par Ahmed Badrakhan, le « Minnelli du Nil ».



Maroc/Espagne La nouba flamenca

avec **Abderrahim Abdelmoumen et l'Ensemble Andalou de Grenade**, et le groupe **Coloraïto** dirigé par **Sergio Gómez**

En partenariat avec le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles (le **VENDREDI 1^{er} MARS 2013**)

BO
ZAR
MU
SIC



Installé à Paris, Abderrahim Abdelmoumen vient de Tanger, et Sergio Gómez, d'Andalousie où, dès l'enfance, il a chanté avec son père dans les festivals, les *tablaos* ou lors des *peñas*, les bars et les assemblées dévolus au flamenco. Avec oud, *qanun*, guitare flamande, *cajón* et derbouka, les deux chanteurs mêlent leurs orchestres respectifs, l'Ensemble Andalou de Grenade et le groupe Coloraïto, en une fusion fraternelle entre les deux arts si proches que sont la nouba arabo-andalouse et le *cante jondo*, le chant profond gitan, nés à quelques siècles d'intervalle sur une terre commune et depuis longtemps multiculturelle.

Riche de multiples et prestigieuses collaborations, bardé de prix, Sergio Gómez est aussi un puissant novateur qui croise la tradition flamenca avec le jazz, le tango, la musique classique et même la pop.

Une ouverture d'esprit que partage Abderrahim Abdelmoumen, d'ailleurs impliqué dans un projet italien de brassage des traditions mondiales mené par Luigi Cinque, Multifrazione Progettiti. Il doit à sa voix mélodieuse de ténor de figurer, au Maroc, parmi les meilleurs *mounchidine*, les hymnodes de la cantillation islamique et du *samaâ*, le rituel chanté soufi. Accompagné par son groupe de musiciens tangérois (installé à Grenade), il donne à son interprétation de l'art profane arabo-andalou des allures quasi mystiques par la force et les arabesques de ses improvisations vocales, des *muwwals* aussi enflammés que le chant ardent du flamenco.



France

Les Mille et Une Nuits

avec **Louise Moaty** et l'ensemble **La Rêveuse**

Florence Bolton : viole de gambe, **Guillaume Cuiller** : hautbois, hautbois d'amour, flûte à bec et doudouk, **Benjamin Perrot** : théorbe et guitare baroque, **Bertrand Cuiller** : clavicéin
Adeline Caron : scénographie, **Alain Blanchot** : costumes, **Mathilde Benmoussa** : maquillage, **Françoise Denieau** : chorégraphie, **Benjamin Lazar** : regard sur la mise en scène

D'après la traduction d'**Antoine Galland** (1704) - Mise en scène **Louise Moaty**
 Conception Musicale **Bertrand Cuiller**

Production Théâtre de Cornouaille, coproduction Fondation Royaumont, Théâtre de Caen, Théâtre du Château d'Eu, Festival baroque de Pontoise. Œuvre créée le 1^{er} avril 2011 au Théâtre de Cornouaille

Aux sources de l'orientalisme, dans le sillage de Shéhérazade, Louise Moaty emprunte les routes tracées par Antoine Galland, antiquaire du roi Louis XIV et orientaliste érudit, et nous invite à une délicieuse veillée de contes en compagnie de quatre des instrumentistes de l'ensemble de musique baroque La Rêveuse.

À l'image des contes en abyme de la subtile Shéhérazade, qui se succèdent nuit après nuit, Louise Moaty propose ici, en une soirée pleine de surprises, un spectacle en trois épisodes d'une heure chacun : « Première nuit. Histoire de Shéhérazade et Histoire du pêcheur » ; « Seconde nuit. Histoire du dormeur éveillé » et « Dernière nuit. Histoire des deux sœurs jalouses de leur cadette et Fin du conte de Shéhérazade ». Elle nous plonge dans les mystères fascinants de cette œuvre qui inspira tant de compositeurs européens, de Marin Marais à Rameau, Couperin, Gluck ou Lully, et permit la transcription de nombre de musiques orientales rapportées par des voyageurs. À la lumière des bougies, tandis que le bleu profond de la nuit envahit le ciel, la carte imaginaire d'un Orient rêvé par l'Occident s'esquisse peu à peu...



Liban

La diva d'Orient

avec **Jahida Wehbé**

Manuel Delgado : guitare, **Alex Simu** : clarinette et saxophone, **Ousama Abdelrassoul** : qanoun, **Issa Hassan** : bouzouk, direction **Claude Chalhoub**

Elle est actrice, cantatrice, compositeur, écrivain, dramaturge, psychologue... et surtout dotée d'une voix pure et sophistiquée. Autant d'atouts qui ont fait de la Libanaise Jahida Wehbé l'une des figures populaires et incontestables du chant savant arabe, passionnée par l'interprétation de ses plus sublimes textes, ceux qui magnifient la langue. Le timbre profond, énergique, le sens précis de la diction, la technique brillante, Jahida chante les grands poètes d'Orient, leurs odes profanes ou mystiques qu'elles soient soufies ou syriaques, tout comme des strophes patriotiques. Sa sensibilité est aussi attirée par Sayed Darwish, Zakaria Ahmed ou Mohammed Qassabji, les compositeurs mythiques d'Égypte et du monde arabe tout court. En fait tout un répertoire, et un choix judicieux qu'elle fait partager depuis des années aux publics des scènes du monde, d'Europe jusqu'en Amérique en passant par l'Australie. La diva offre cette fois un spectacle qui part des improvisations enflammées du flamenco du puissant Melchior Campos pour arriver aux noubas tendres de l'art arabo-andalou. Une création téméraire dirigée par le maître libanais du violon Claude Chalhoub, alors que Manuel Delgado à la guitare, Alex Simu à la clarinette et au saxophone, Ousama Abdelrassoul au qanoun et Issa Hassan au bouzouk soutiennent son chant sensuel et inspiré.



Portugal **Le fado métissé de Lisbonne**

avec **António Zambujo**

C'est une voix tendre qui chante ses chansons comme si elle récitait des contes au coin du feu. Intimiste et captivant, António Zambujo est une figure de la jeune scène portugaise du fado et autres genres assimilés. A la guitare, il donne au spleen sombre de Lisbonne une couleur bleue, comme celle du jazz. Il ouvre un nouveau chemin à la saudade traditionnelle lisboète, aux origines mystérieuses, dominée ces dix dernières années par des voix féminines, en y introduisant des sonorités d'ailleurs, du Brésil, par exemple – juste retour des choses puisque, dit-on, le fado aurait entre autres des racines brésiliennes – : António a réuni pour son album des compositions de Vinícius de Moraes (1913-1980), Baden Powell (1937-2000) et Márcio Faraco, valeur montante de la nouvelle scène bossa nova brésilienne.

Né en 1975 à Beja, dans l'Alentejo, au sud du Portugal, António Zambujo a grandi avec les chansons traditionnelles d'hommes, ces fameux *canções do Alentejo* qui sont souvent des chants de travail issus d'une longue maturation entre cultures romaine, chrétienne, arabo-musulmane, berbère ; rappelons que Beja, ancienne cité romaine, était devenue un centre culturel arabe. Dès ses huit ans, António étudie la clarinette et se passionne pour le fado, que la révolution des Œillets d'avril 1974 avait relégué durant ses premières années en arrière-plan, au prétexte qu'il avait un peu trop servi d'opium du peuple sous la dictature salazariste. Aujourd'hui, Zambujo est fier de cet art populaire qui a aussi acquis les intellectuels et auquel il apporte sa sensibilité envoûtante, une ouverture aux équilibres funambules et délicats.



Algérie/France **Shéhérazade entre Orient et Occident**

avec **l'Orchestre symphonique Algérie-France**
et **l'ensemble Amedyez**, direction : **Amine Kouider**



Qui peut faire cohabiter dans un même répertoire Bizet, Saint-Saëns, une nouba arabo-andalouse et un chant berbère ? L'Orchestre symphonique Algérie-France (OSAF), qui interprète avec la même rigueur, avec la collaboration de l'ensemble Amedyez, musique classique occidentale, art savant maghrébin et tradition populaire kabyle. Créé à Paris fin 2011, l'OSAF rassemble une cinquantaine de musiciens professionnels, sous la houlette du dynamique Amine Kouider, formé au conservatoire de son Alger natal, mais aussi auprès de ceux de Marseille, Paris et Copenhague, et qui s'est également perfectionné à Saint-Petersbourg où il fut chef d'orchestre assistant. Kouider a dirigé un nombre impressionnant d'orchestres symphoniques et de chœurs classiques en Algérie, en France et jusqu'en Afrique du Sud, en passant par le Qatar, Rotterdam, Le Caire ou New York.

Avec seize de ses musiciens et l'ensemble de Rachid Brahimi-Djelloul – chanteur et violoniste de musique de chambre, de musique traditionnelle maghrébine et de jazz, créateur du groupe Amedyez (en amazigh « barde », « troubadour ») – Kouider propose à l'IMA des contes de Shéhérazade, un projet où les récits de la muse du calife abbasside Hâroun ar-Rachid sont revisités avec audace, en une suite arabo-andalouse jouée de manière symphonique qui habilite les contes des *Mille et Une Nuits* de couleurs et de tons inattendus, à l'exemple du poème symphonique *Shéhérazade* du compositeur russe Nicolai Rimsky-Korsakov, interprété avec des instruments traditionnels arabes. Une création où se confondent Orient et Occident et un spectacle prenant et surprenant. Nul étonnement à ce qu'Amine Kouider ait été nommé artiste Unesco pour la paix...



Iran/France

L'Oiseau de feu, poèmes mystiques d'Orient et d'Occident

avec **Hassan Tabar** : santour, **Jonathan Dunford** : viole de gambe, **Taghi Akhbari** : chant, **Bijane Chemirani** : zarb et daf, et **Gérard Kurdjian** : percussions

Ici, il est question de pure spiritualité. Rien moins que Mansûr El-Hallaj (857-922), Jalâl ud-Dîn Rûmî (1207-1273), Mohammad Hafez (v. 1310/37- ?, mort à 69 ans), Kabir (environ 1440-1518) et l'émir Abd el-Kader (1808-1883), pour l'islam, saint Augustin (354-430), Maître Eckhart (1260-1328) et saint Jean de la Croix (1542-1591), pour la chrétienté, sont sollicités pour une création où les deux monothéismes sont abordés par leurs penseurs mystiques, ceux qui incitent à l'unité autour des valeurs humaines universelles, dépassant les dogmes de leurs religions respectives. Leurs textes et poèmes, mus par le cœur et l'intuition, deviennent aujourd'hui musique du rapprochement pour Taghi Akhbari (chant), Hassan Tabar (*santour*), Jonathan Dunford (viole de gambe), Bijane Chemirani (*zarb, daf*) et Gérard Kurdjian (percussions), créateurs franco-anglo-iraniens du spectacle *L'Oiseau de feu*.

Artistes de confrontation à d'autres cultures que les leurs, les cinq musiciens réalisent un projet où le *radif* savant persan, le baroque, le *maqâm* classique arabe, le jazz et autres rythmes du monde célèbrent à travers la beauté des textes et de leur philosophie universaliste la mystique chrétienne et le soufisme, dont les fidèles sont considérés par les connaisseurs comme les chrétiens de l'islam pour leur quête d'union fiévreuse avec le divin. Une aspiration confondante de sensualité bien profane alors qu'elle reste purement spirituelle.

Syrie/Turquie/
Suisse

Parfum ottoman : d'Istanbul à Alep

avec **Omar Sarmini**, **Dogan Dikmen** et l'**Ensemble Al-Kindi**

Il commence en murmurant presque, puis son chant s'élève, intense, habité, impressionnant. Omar Sarmini est actuellement l'une des plus belles voix de Syrie, celle de la musique savante, celle du *tarab*, l'émoi, l'extase. Omar est né en 1962 à Alep, carrefour culturel, religieux et commercial du nord de la Syrie, proche de la Turquie, une cité vieille de 4500 ans et réputée pour l'oreille musicale de ses habitants fortement imprégnés par le soufisme. Il est le fils de Cheikh Mohammed Sarmini, maître du *samaâ*, le chant d'amour divin, et du *dhikr*, la scansion du nom d'Allah jusqu'au vertige, une fièvre jubilatoire qui lui a été léguée, rigoureusement. Une rigueur familière à Dogan Dikmen, issu d'une dynastie de musiciens ottomans. Né à Ankara en 1958, Dogan sait aussi faire monter crescendo son chant jusqu'aux cieux, lâché par un coffre puissant. Il y apporte la science : il enseigne la musique turque savante et populaire à l'université Yildiz d'Istanbul tout en étant membre de l'orchestre de la radio-télévision locale et de l'ensemble de musique ancienne Sarband.

Les musicologues turcs développent souvent une certaine condescendance envers la musique savante arabe. C'est un Helvético-Alsacien islamisé né en 1953 à Paris qui réconcilie les deux mondes par ses recherches approfondies, son perfectionnement au *qanûn* depuis des lustres, notamment avec la fondation en 1983 d'Al-Kindi, petite formation qui revient aux sources de l'art savant arabe. Résident à Alep puis à Istanbul, Julien Jâlal Eddine Weiss réhabilite le *takht* ancestral face aux grands orchestres actuels férus de violon, violoncelle, contrebasse européens. Al-Kindi privilégie les solistes captivants des cithares orientales, nây, tambourin *riqa*, oud qui s'unissent toujours dans un mouvement d'ensemble libérateur.



Irak Le maqâm de Bagdad avec Hamed al-Saadi

Un spectacle coproduit par l'Institut du Monde Arabe et la Maison des Cultures du Monde dans le cadre du 17^e Festival de l'Imaginaire



FESTIVAL DE
L'IMAGINAIRE

Bagdad, capitale d'une terre qui fut le berceau de l'écriture et de la civilisation qui s'ensuivit, perpétue, malgré ses souffrances actuelles, un art dont les musiques, de l'Andalousie arabe jusqu'à l'Asie centrale, sont en tout point redevables. Cet art, c'est celui du *maqâm*, un système musical fait de modes particuliers, de mouvements diversifiés, nourri par une longue maturation au sein des cultures arabe, persane, indienne, grecque, turque. Elaborée pendant l'âge d'or abbasside, prisée aussi bien chez les gens d'en bas que chez l'élite bourgeoise et l'aristocratie, cette musique populaire et savante est aujourd'hui farouchement préservée, contre vents et marées, par les artistes d'Irak, à l'exemple de l'exceptionnel ténor Hamed al-Saadi, qui en poursuit inlassablement la diffusion et le développement ; aussi bien dans le monde arabe qu'en Occident, où il a présenté pour la première fois son chant à la Maison des Cultures du Monde de Paris, en 1998. Cinq ans plus tard, ses efforts seront couronnés par l'Unesco, qui inscrira le *maqâm* au patrimoine immatériel de l'humanité.

Musique enflammée et expressive, le *maqâm* trouve en Hamed al-Saadi une personnalité dévouée pour porter avec éclat et brio suites vocales et enchaînement de rythmes musicaux captivants. Trois instruments : une cithare, un tambourin, une petite timbale, soutenus par le son plaintif de la petite vièle *djozé*, nous jouent des mélodies tantôt mélancoliques, tantôt emphatiques voire dramatiques, alors que la voix d'or d'Hamed enchaîne improvisations acrobatiques et arabesques novatrices inspirées des mythiques chanteurs Muhammad al-Qubbanji (1901-1989) et Yûsuf Omar (1918-1987), dont il fut le meilleur élève.



Algérie/Égypte/ Maroc/Syrie/ Tunisie

Hommage à Farid al-Atrache

avec l'ensemble **Al-Ouns**, sous la direction d'**Abdelali Bouayoune**, et l'ensemble chorégraphique **Ya Nawaem**

Issu d'émirs druzes syriens, sultan du oud, Farid al-Atrache (1915-1974), qui vécut au Caire dès ses sept ans, est l'une des quatre « pyramides musicales » d'Égypte aux côtés d'Oum Kalsoum, Mohammed Abd-el-Wahab et Abd-el-Halim Hafez. Farid a aussi fait sa réputation grâce à sa trentaine de comédies musicales, incarnant souvent des rôles de beau ténébreux mélancolique – sauf dans ses duos avec le comique Ismaël Yassine –, enfant unique baptisé dans toute sa filmographie Wahid, « solitaire », ce que signifie en arabe son véritable prénom. Un style unique, empreint d'une douce langueur, et une voix grave et savoureuse que le cinéma, la radio, les disques ont popularisée de l'Atlantique au Golfe, et qui fut imitée par des générations de chanteurs arabes, berbères, kurdes, nubiens, issus d'un monde oriental encore marqué par la colonisation occidentale.

Un orchestre et une troupe de danse rendent aujourd'hui hommage au monstre sacré de la musique arabe, fort de plus de 350 chansons, des succès pour la plupart, noceur et séducteur invétéré. Une existence digne d'un scénario mouvementé qui inspire des artistes issus de cinq pays arabes, du Machreq et du Maghreb, membres de l'ensemble Al-Ouns (oud, violons, derbouka, *târ* et *qanoun*) que dirige le Marocain Abdelali Bouayoune, et de l'ensemble Ya Nawaem du chorégraphe Raed Abd-el-Ghany, lequel a relifté les danses folkloriques égyptiennes, tout comme la *tanoura* aux influences mystiques, pour des performances spectaculaires. À l'image du chant et de la vie du *wahid*.



Grèce **Les nuits du Rébétiko** avec l'ensemble **En Chordais**



Le collectif En Chordais (chant, oud, violon, *qanun*, contrebasse et percussions) a été fondé en 1993 à Salonique pour abattre toute cloison entre les différentes traditions musicales de l'Est méditerranéen. L'ensemble renoue les liens entre les héritages musicaux communs aux Grecs, Turcs, Égyptiens, Syriens et Iraniens, par-delà les confessions, les clivages régionalistes et les nationalismes étriqués, pour rappeler que la Méditerranée se disait dans l'Antiquité *Mare nostrum*, « Notre mer ». Un projet qui fait ressortir leur promiscuité culturelle tout en valorisant leur originalité, et qu'En Chordais a présenté en plus de 600 concerts sur plusieurs scènes du monde.

Emmené par son directeur artistique et autorité du oud en Grèce, Kalaitzides Kyriakos, l'orchestre parcourt huit siècles de traditions musicales méditerranéennes, d'une composition anonyme grecque du VII^e siècle à une mélodie irakienne sans âge en passant par le rebétiko, le blues des voyous grecs né à la fin du XIX^e siècle dans le Pirée, port pauvre d'Athènes, et si proche musicalement et socialement du chaâbi de la Casbah d'Alger apparu au XX^e siècle. Une virtuosité qui allie judicieusement le respect de la tradition et sa lecture contemporaine, et lui fait remporter en 2008 le prix France Musique des musiques du monde. Une fraîcheur et un ludisme qui transcendent le temps et font dialoguer les cultures, non sans instiller parfois une pointe d'humour décalé et salutaire dans ses interprétations inédites et familières à la fois. C'est la force d'En Chordais, ou comment faire du neuf avec du vieux et s'inscrire déjà dans le futur.

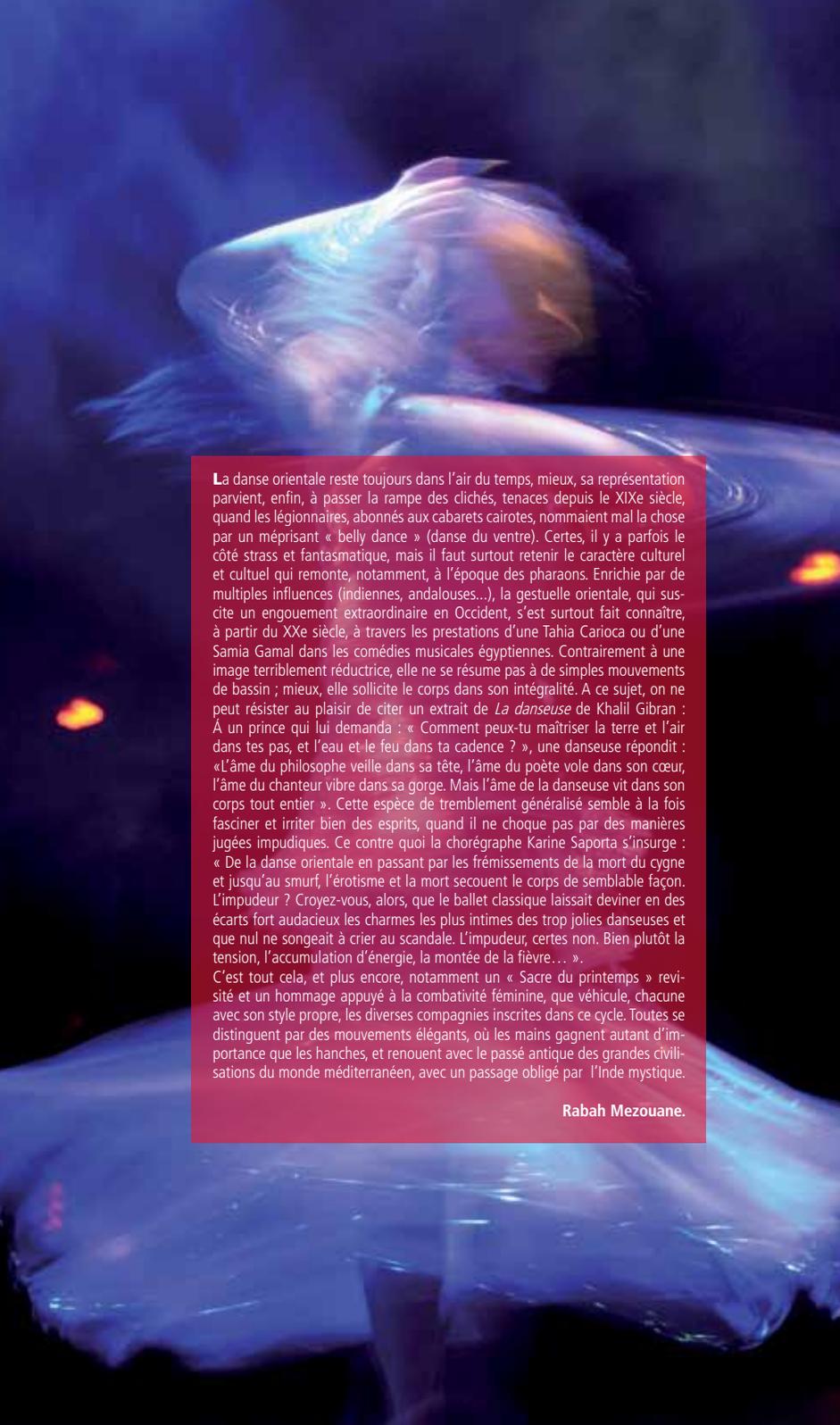


Syrie **Les Mille et Un Songs d'Orient** avec le **takht Attourath** et **Hamam Khairy**

En partenariat avec
l'association Takht
Attourath

Le *takht* Attourath est un orchestre francilien impressionnant, singulier et visuel. Ils et elles sont médecins, ingénieurs, avocats, professeurs de fac, informaticiens ou chefs d'entreprise. A part leur statut de cadres, ils partagent un amour immodéré pour le patrimoine moyen-oriental, qu'ils interprètent avec une maestria qui n'a rien à envier aux professionnels. Sous la férule de l'informaticien-chanteur marocain Abderrahmane Kazzoul, épaulé au chant par le médecin palestinien Nassim al-Dugm, l'ensemble regroupe un chœur d'une douzaine de femmes, quatre choristes masculins, un oud, un violon, un *qanoun*, un nay, une derbouka et un violoncelle. Des artistes originaires du Maghreb, de Syrie, du Liban, que viennent soutenir le phénoménal percussionniste égyptien Adel Shams el-Din au *riqq* et sa femme américaine Catherine Alexander au *daf* du Nil. Les subtilités réjouissantes du maqâm élaboré entre Damas et Bagdad et les improvisations vocales insensées du *muwashah* né en Andalousie sont leur religion. Aujourd'hui, le *takht* propose une plongée inédite dans *Les Mille et Une Nuits* et exhume du corpus mythique de la littérature arabe les poèmes les moins cités, mais non les moins magnifiques. Des strophes d'amour bachiques et panégyriques, de liberté sensuelle que vient aussi chanter, de son timbre puissant et voluptueux, Hamam Khairy, l'une des voix d'or d'Alep. Alep, la cité des descendants de Saladin, célèbre pour ses mélomanes, ses chanteurs et ses musiciens hors pair, longtemps considérée comme « l'oreille du monde arabe »...





La danse orientale reste toujours dans l'air du temps, mieux, sa représentation parvient, enfin, à passer la rampe des clichés, tenaces depuis le XIXe siècle, quand les légionnaires, abonnés aux cabarets caiotes, nommaient mal la chose par un méprisant « belly dance » (danse du ventre). Certes, il y a parfois le côté strass et fantasmagique, mais il faut surtout retenir le caractère culturel et cultuel qui remonte, notamment, à l'époque des pharaons. Enrichie par de multiples influences (indiennes, andalouses...), la gestuelle orientale, qui suscite un engouement extraordinaire en Occident, s'est surtout fait connaître, à partir du XXe siècle, à travers les prestations d'une Tahia Carioca ou d'une Samia Gamal dans les comédies musicales égyptiennes. Contrairement à une image terriblement réductrice, elle ne se résume pas à de simples mouvements de bassin ; mieux, elle sollicite le corps dans son intégralité. A ce sujet, on ne peut résister au plaisir de citer un extrait de *La danseuse* de Khalil Gibran : À un prince qui lui demanda : « Comment peux-tu maîtriser la terre et l'air dans tes pas, et l'eau et le feu dans ta cadence ? », une danseuse répondit : « L'âme du philosophe veille dans sa tête, l'âme du poète vole dans son cœur, l'âme du chanteur vibre dans sa gorge. Mais l'âme de la danseuse vit dans son corps tout entier ». Cette espèce de tremblement généralisé semble à la fois fasciner et irriter bien des esprits, quand il ne choque pas par des manières jugées impudiques. Ce contre quoi la chorégraphe Karine Saporta s'insurge : « De la danse orientale en passant par les frémissements de la mort du cygne et jusqu'au smurf, l'érotisme et la mort secouent le corps de semblable façon. L'impudeur ? Croyez-vous, alors, que le ballet classique laissait deviner en des écarts fort audacieux les charmes les plus intimes des trop jolies danseuses et que nul ne songeait à crier au scandale. L'impudeur, certes non. Bien plutôt la tension, l'accumulation d'énergie, la montée de la fièvre... ».

C'est tout cela, et plus encore, notamment un « Sacre du printemps » revisitée et un hommage appuyé à la combativité féminine, que véhicule, chacune avec son style propre, les diverses compagnies inscrites dans ce cycle. Toutes se distinguent par des mouvements élégants, où les mains gagnent autant d'importance que les hanches, et renouent avec le passé antique des grandes civilisations du monde méditerranéen, avec un passage obligé par l'Inde mystique.

Rabah Mezouane.

Les rendez-vous de la danse Programme de la saison 2012-2013

LES RENDEZ-VOUS
DE LA DANSE



SAMEDI 6 OCTOBRE 2012 | 20H30 | AUDITORIUM | TARIF A

Majestad Flamenca avec la compagnie Calle Cerezo

Au sein de la compagnie Calle Cerezo, les trois grandes disciplines du flamenco – chant, musique et danse –, sont incarnées avec maestria par des artistes de tout premier plan. Rassemblés autour de l'exceptionnel guitariste Javier Cerezo, ils invitent le public à la découverte d'un flamenco authentique, élégant et rebelle, plein de fougue et de sensualité, loin des clichés habituels auxquels est parfois réduit cet art d'exception. Unis par une cohésion très forte qui donne toute son intensité à leurs spectacles, ils vous feront voyager jusqu'aux racines de l'âme gitane, avec ferveur et générosité, tout en s'attachant à transmettre l'émotion essentielle qui fait du flamenco un art universel à la portée de tous.

Javier Cerezo, à l'énergie inépuisable, a signé les compositions musicales de ce nouveau spectacle, tandis que les chorégraphies et certains arrangements sont issus du travail collectif de la compagnie. Le spectacle est ainsi très varié, tout en nuances, à la fois plein de force et de grâce. Parfois, le tempo s'accélère de manière étourdissante, soutenu par la force des la percussion cajon. Les visages expriment la douleur et le désespoir. La danseuse flamboyante au zapateado de talon étincelant répond au chanteur à la voix rauque et intense. Chant, musique et danse se mêlent de manière émouvante et profonde, et les connaisseurs comme les non-initiés apprécieront, avec Majestad Flamenca, un show de haut niveau, enivrant, intense, enflammé, où créativité et tradition s'étreignent dans des moments de grâce qui savent toucher l'âme du public ...



LES RENDEZ-VOUS
DE LA DANSE

SAMEDI 19 JANVIER 2013 | 20H30 | AUDITORIUM | TARIF B

Noun, la danse des éléments ou le voyage des oiseaux avec Asia Guemra

On raconte que, dans les temps anciens, les oiseaux du monde entier se réunirent pour choisir un Roi. Ils décidèrent de rechercher le Simorgh, cet oiseau rare, fabuleux et puissant, digne de les guider et de les gouverner. Au cours de leur périple, ils passèrent les épreuves du Noun, celle des éléments de la puissance. L'eau, le feu, le bois, le fer et la terre, l'air et l'éther, chacun des éléments fut chargé de tester la valeur des oiseaux. Lorsqu'ils furent dignes de se présenter devant le simorgh, ils se virent en lui. Contenant et contenu formèrent la lettre primordiale Noun. Ils étaient le Simorgh, et étaient en eux le Simorgh.

Ce dernier leur dit alors : « Le soleil de ma majesté est tel un miroir ; celui qui vient s'y mirer y voit son âme et son corps, il s'y voit tout entier. Puisque vous êtes venus ici trente oiseaux, vous vous trouvez trente oiseaux (Si Morgh) dans ce miroir. S'il venait encore quarante ou cinquante oiseaux, le rideau qui cache le Simorgh serait également ouvert. Quoique vous soyez extrêmement changés, c'est vous que vous voyez là ».

Cette parabole fantastiquement chorégraphiée est l'œuvre d'Assia Guemra, danseuse, chorégraphe et comédienne – metteur en scène recon nue. Elle enseigne depuis près de trente ans la danse dans différentes écoles de danse, anime des cours, stages, formations, masters class et ateliers.



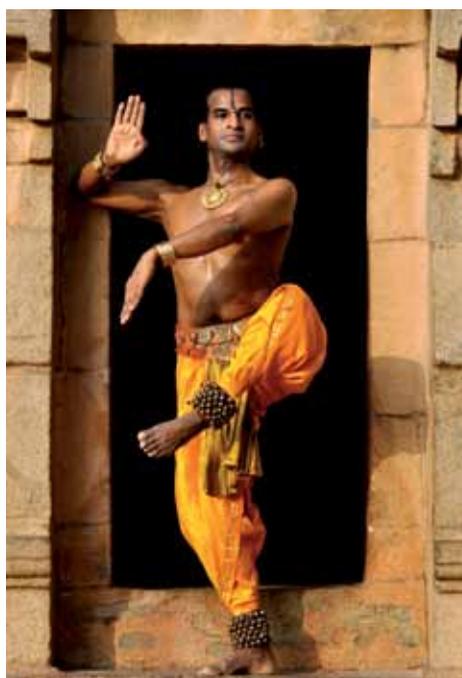
Mughul India

avec **Raghnath Manet**
invité d'honneur : **Jasser Haj Youssef**

En Inde, la danse et la musique sont au service des dieux. Les compositions chantent la gloire des rois, des dieux et des héros. Dans la cour des rois, les musiciens se rencontrent et s'échangent et mélangent leurs trésors respectifs. Raghnath Manet est resté fidèle à cette précieuse tradition, en multipliant les rencontres et les expériences fusionnelles. Ce fut le cas, entre autres, avec Didier Lockwood, Michel Portal, Archie Shepp ou Carolyn Carlson et ça l'est, cette fois, avec le fabuleux violoniste tunisien, Jasser Haj Youssef.

Loin des tendances « folklorisantes », le style de ces deux musiciens, issus d'horizons différents, s'inscrit dans une esthétique de musique où prime le croisement des genres traditionnels. Le répertoire du spectacle est composé de morceaux festifs, de chants dévotionnels, ainsi que de la danse extrêmement rythmée dans laquelle Raghnath exprime toutes leurs qualités de maîtrise des techniques du *bharata nāṭyam*, danse de l'Inde du sud, d'ordinaire jouée exclusivement par des femmes, avec un sens du rythme exceptionnel et un bonheur de danser très communicatif. Manet fait résonner le son de ses grelots attachés aux chevilles avec le son du violon de Jasser et les cadences sophistiquées du percussionniste indien Murugan. Avec beaucoup de grâce dans la gestuelle, il nous dévoile tout un patrimoine de la période Taj Mahal : des danses somptueuses et des compositions lyriques. Il recrée et réactualise cet art millénaire de danse sacrée qui a tant fasciné les rois moghols. Rares sont les artistes qui mènent de front avec autant de maestria une carrière de danseur et de musicien (il maîtrise excellemment *la veena*, luth ancien du sud de l'Inde). Raghnath Manet en est l'un d'eux.

Originaire de Pondichéry, il tenu pour l'un des plus grands artistes indiens au monde. Au zénith de son art, ce maître de sensualité et de précision interprète le *Bharata Nāṭyam*, Couronné par la critique indienne, cet ambassadeur des arts traditionnels incarne à lui seul la forme masculine de cette danse en rappelant qu'à l'origine, le Dieu Shiva est le premier danseur, le Roi de la danse.



Le Sacre du printemps ou le cri de l'indépendance

En ouverture : Les Cerfs enchantés
Deux créations de **Faizal Zeghoudi**

Suscitant à l'époque de sa création en 1913 une grande controverse, le Sacre du printemps est considéré comme un des manifestes de la danse contemporaine. L'argument est celui d'un rituel sacré païen de l'ancienne Russie : une jeune fille est choisie pour danser jusqu'à la mort et permettre ainsi à la terre de renaître au printemps.

Invité par l'Académie des Arts de Bogota et le festival Iberoamericano à créer une pièce chorégraphique célébrant l'indépendance de la Colombie, le chorégraphe Faizal Zeghoudi adapte le thème du Sacre pour raconter la lutte pour la liberté du peuple colombien et plus largement avec cette reprise à Paris, la liberté des peuples, un cri qui résonne au lendemain du printemps arabe. Une troupe « métissée » de danseurs français et colombiens, une chorégraphie combative et terrienne, où la rudesse des agrégats harmoniques illustre le thème du sacrifice et de la lutte.

Première partie : Les Cerfs enchantés



Pièce chorégraphique pour 4 danseurs et un arbre

Chorégraphiée et mise en scène par Faizal Zeghoudi, sur fond de La Cantata du musicien hongrois Béla Bartók (il fut un fou des mélodies des Aurès), une scénographie de Camille Duchemin et une création lumière signée Christophe Pitoiset, cette pièce peut se définir comme une partition dansée, où la liberté du corps s'affranchit avec puissance et maîtrise dans un univers peuplé de créatures magiques. Selon une légende roumaine, un père n'avait enseigné à ses fils ni le travail de la terre, ni l'élevage, mais la chasse. Un jour, en poursuivant une horde magique, les fils sont changés en cerfs. Le père part à leur recherche... Pour évoquer la liberté qui sous-tend cette légende, fantastique et fascinante, rien n'égale la danse. Sur un air de Bartók, les fils seront changés en cerfs, en dansant !

Pour les femmes du Jasmin

avec la **Compagnie Djamilia Henni-Chebra**

« Au pays du jasmin et sur les rives du Nil, depuis fort longtemps, les danseuses orientales, dansent l'amour, osent certaines libertés, flirtent avec les doux interdits. Elles font rêver, parfois dérangeant, souvent s'isolent. Mais aujourd'hui, elles ne sont plus seules... Toutes les femmes du Jasmin, toutes les femmes des rives du Nil rêvent ensemble d'amour et de liberté ». Ainsi s'exprime Djamilia Henni-Chebra au sujet de cette nouvelle création.

Lauréate du prix Villa Médicis hors les murs 1993, lauréate de la bourse du Centre National du Livre 1996, co-auteur de l'ouvrage *Les Danses du Monde Arabe* ou *l'Héritage des Almées*, avec le regretté Christian Poché (Ed. l'Harmattan – 1996), Djamilia jouit d'une réputation flatteuse dans l'univers de la danse « orientale ». D'autant qu'elle excelle sur divers registres (classique, jazz...). Ses références sont impressionnantes et, généreuse, elle transmet encore et toujours son savoir. Créatrice des "Cafés Baladi" en 2001 à Lyon, elle est également Directrice artistique et chorégraphe, depuis 1986, de la Compagnie Danse Arabesque. Ce dont elle est le plus fier ? Sa formation au Caire dispensée par les plus grands professeurs et chorégraphes de danse orientale égyptienne : Raqia Hassan et le génial Ibrahim Akef. Elle rencontre régulièrement les plus grandes danseuses actuelles.



Mille et Une Nuits

avec la **Compagnie des Mille et Une Nuits**
et l'ensemble **El Darbak**



Ce spectacle de danses et percussions orientales égyptiennes, en piste depuis quelques années et connu d'abord sous le titre Alhambra, a acquis, au fil de ses représentations, une renommée internationale. Fort d'un public toujours au rendez-vous, il n'a pas laissé les médias indifférents. « Sept déesses des rythmes orientaux, accompagnées de quatre percussionnistes surdoués pour un voyage dans l'Orient Merveilleux (...). Raffinement et sensualité, luxe et volupté (...). Un voyage à faire avec ou sans tapis volant », si l'on se réfère à un commentaire de France3. Côté magazines, on citera la formule de Nova : « Sept danseuses affriolantes et quatre musiciens fiévreux... pour une visite guidée menée darbouka battant ». On pourrait encore mentionner d'autres extraits qui mettent en relief le souci de renouvellement d'une équipe qui n'hésite jamais à remettre, en permanence, l'ouvrage sur le métier. On le doit beaucoup à Gemma, sa tête pensante et dansante. Cette chorégraphe, qui enseigne également son art depuis 1997, est la fondatrice de la Compagnie Mille et Une Nuits. Sachant bousculer la tradition du baladi égyptien, elle est parvenue, à travers ses créations, à insuffler à la danse orientale un style unique, savant dosage de technique et de grâce, tout en offrant une vision moderniste et exigeante de ce patrimoine ancestral, loin des clichés orientalistes. Si elle demeure une brillante individualité, elle n'en joue pas moins la carte collective, en s'appuyant sur une bonne direction artistique assurée par Djamel Mellouk et en conjuguant ses talents avec ceux des danseuses et des percussionnistes, violoniste et flûtiste ney de l'ensemble Al Darbak. Ondulations des hanches, volutes du bassin et arabesques des mains donnent la réplique aux rythmes des musiciens, changeant au gré de leurs improvisations, et nous entraînent dans un circuit festif ayant comme étapes imaginaires Samarkand, Alep, Bagdad ou Le Caire.

LE PLAISIR DE LA MUSIQUE EN FAMILLE

SAMEDI 15 DÉCEMBRE 2012 | 15H00 à 16H00

TARIF : Moins de 26 ans : 5 € (3,50 € Société des amis de l'IMA)

Adultes : 8 € (6,50 € Société des amis de l'IMA) | RÉSERVATION TÉL : 01 40 51 38 14
<http://www.imarabe.org/jeune-public/ors-temps-scolaire>

Maroc/France

Abonnez-vous
à la newsletter de
l'IMA

Concert-découverte Gnawa/Jazz avec la troupe **Alwane**

Enfin un spectacle destiné à tous ceux qui aiment à la fois la musique et les sorties en famille avec enfants ! Spécialement conçu pour eux, le concert-découverte se propose de donner, de manière vivante et ludique, les clés des musiques du monde arabe. Pendant une session ni trop courte ni trop longue : une heure – les petits apprécieront –, et à un moment de la journée adapté aux grands comme aux plus jeunes, les artistes jouent leur répertoire et ponctuent leur concert, au fil de l'écoute, d'explications et d'anecdotes inédites. Ainsi, la théorie marche main dans la main avec la pratique, une clé indispensable pour qu'elle ne rime jamais avec ennui.

La troupe Alwane mêle la musique des rituels des Gnawas et les rythmes du jazz. Elle fait dialoguer les instruments occidentaux : saxophone, clarinette, batterie, basse électrique et banjo, et ceux du Maghreb : *guembri* (sorte de luth) et *qraqeb* (castagnettes). Une rencontre multicolore, légère et pleine d'humour, qui ne dément pas le nom de la troupe : en arabe, Alwane signifie « couleurs ».



Les musicales et les rendez-vous de la danse de l'IMA

Programme de la saison 2012-2013

LES MUSICALES

VENDREDI 12 OCTOBRE 2012 | 20H30
Yémen/République tchèque | **La Transe électro-orientale**
avec **Ashwaq Abdulla Kulaib** et **Al-esh**, du groupe **Al-Yaman**

SAMEDI 13 OCTOBRE 2012 | 20H30
Liban/France | **Beyrouth-Paris aller-retour**
Création de **Zad Moultaqa**

SAMEDI 20 OCTOBRE 2012 | 20H30
Maroc | **L'Oeil du coeur**
avec **Abdellatif Laabi**, **Naziha Meftah** et **Driss El Maloumi**

VENDREDI 2 NOVEMBRE 2012 | 20H30
Arabie Saoudite | **Hip-hop experience**
avec **Qusaï** et **DJ Ayzee**

SAMEDI 3 NOVEMBRE 2012 | 20H30
Algérie/France | **Le Tarab jazz**
avec le **Fayçal Salhi Quartet**

VENDREDI 9 NOVEMBRE 2012 | 20H30
Liban/Italie/France/Etats-Unis | **Quintet méditerranéen**
avec **Rabih Abou-Khalil Quintet**

VENDREDI 16 NOVEMBRE 2012 | 20H30
Algérie | **Renayates, hommage aux grandes voix féminines d'Algérie**
avec **Houria Aïchi**, **Mohammed Abdennour**, **Smail Benhouhou**,
Ali Bensadoun, **Amar Chaoui**

SAMEDI 17 NOVEMBRE 2012 | 20H30
Egypte/Italie/France/Inde | **La magie des tambourins**
avec le **Tambour Quartet** : **Adel Shams el-Din**, **Carlo Rizzo**
Paul Mindy, **Ravi Prasad**

SAMEDI 24 NOVEMBRE 2012 | 20H30
Algérie | **Le groove libertaire**
avec **Rachid Taha**

VENDREDI 30 NOVEMBRE 2012 | 20H30
France/Palestine/ | **Jadayel / Tresses**
avec le quatuor à cordes **Béla** et le duo **Sabil**

SAMEDI 1^{ER} DECEMBRE 2012 | 20H30
Egypte | **La lyre enchantée de Port-Saïd**
avec le groupe **El Tanbura**

VENDREDI 7 DECEMBRE 2012 | 20H30
Tunisie/Grèce/Belgique/Maroc/Arménie | **Chemsî ou la rencontre des gammes**
avec le groupe **Hijaz**

SAMEDI 8 DECEMBRE 2012 | 20H30
Liban | **La tradition arabe réinventée**
avec **Rima Kheicheh**

VENDREDI 14 ET SAMEDI 15 DECEMBRE 2012 | 20H30
Maroc/France | **Nuit de transe gnawa-jazz**
avec la troupe **Alwane**

VENDREDI 11 JANVIER 2013 | 20H30
Inde | **Musiques du Rajasthan**
avec **Mame Khan**

SAMEDI 12 JANVIER 2013 | 20H30
Iran/France | **Classique persan**
avec l'ensemble **Yahyazadeh**

VENDREDI 1^{ER} FEVRIER 2013 | 20H30
Bahreïn | **La voix de Manama**
avec la **Firqat du Bahreïn**, sous la direction de **Hamad bin Hussein**

VENDREDI 15 FEVRIER 2013 | 20H30
Liban | **Arabesques orientales**
avec **Ghada Shbeir**

SAMEDI 16 FEVRIER 2013 | 20H30
Syrie/Espagne | **Le coup de passion**
avec **Waed Bouhassoun**, **Curro** et **Carlos Piñana**

VENDREDI 22 FEVRIER 2013 | 20H30
Palestine/France | **Cinéma-concert** : **Les Aventures du Prince Ahmed**
avec les **Frères Khoury**

SAMEDI 23 FEVRIER 2013 | 20H30
Tunisie | **Princesses du chant arabe**
avec **Dorsaf Hamdani**

VENDREDI 1^{ER} MARS 2013 ET SAMEDI 2 MARS 2013 | 20H30
Maroc/Espagne | **La nouba Flamenca**
avec **Abderrahim Abdelmoumen** et l'**Ensemble Andalou de Grenade**, et le
groupe **Coloraito**, dirigé par **Sergio Gómez**

SAMEDI 16 MARS 2013 | 19H30
France | **Les Mille et Une Nuits**
avec **Louise Moaty** et l'ensemble **La Réveuse**

SAMEDI 30 MARS 2013 | 20H30
Liban | **La diva d'Orient**
avec **Jahida Wehbe**

SAMEDI 6 AVRIL 2013 | 20H30
Portugal | **Le fado métissé de Lisbonne**
avec **António Zambujo**

VENDREDI 12 AVRIL 2013 | 20H30
Algérie/France | **Shéhérazade entre Orient et Occident**
avec l'**Orchestre Symphonique Algérie-France**
et l'**Ensemble Amedyex** - Direction : **Amine Kouider**

SAMEDI 13 AVRIL 2013 | 20H30
Iran/France | **L'oiseau de Feu, poèmes mystiques d'Orient et d'Occident**
avec **Hassan Tabar**, **Jonathan Dunford**, **Taghi Akhbari**,
Bijane Chemirani et **Gérard Kurdjian**

VENDREDI 19 AVRIL ET SAMEDI 20 AVRIL 2013 | 20H30
Syrie/Turquie/Suisse | **Parfum ottoman** : d'Istanbul à Alep
avec **Omar Sarmini**, **Dogan Dikmen** et l'**Ensemble Al-Kindi**

VENDREDI 26 ET SAMEDI 27 AVRIL 2013 | 20H30
Irak | **Le Maqâm de Bagdad**
avec **Hamed El Saadi**

VENDREDI 24 MAI 2013 | 20H30
Algérie/Egypte/Maroc/Syrie/Tunisie | **Hommage à Farid Al-Atrache**
avec l'**Ensemble Al-Ouns**, sous la direction d'**Abdelali Bouayoune**, et la participa-
tion de l'ensemble chorégraphique **Ya Nawaaem**

SAMEDI 25 MAI 2013 | 20H30
Grèce | **Les nuits du Rébétiko**
avec l'ensemble **En Chordais**

VENDREDI 31 MAI ET SAMEDI 1^{ER} JUIN 2013 | 20H30
Syrie | **Les Mille et Un Songs d'Orient**
avec **Takht Attourath** et **Hamam Khairy**

LES RENDEZ-VOUS DE LA DANSE

SAMEDI 6 OCTOBRE 2012 | 20H30
Majestad Flamenca
avec la compagnie **Calle Cerezo**

SAMEDI 19 JANVIER 2013 | 20H30
Noun, la danse des éléments ou le voyage des oiseaux
avec **Asia Guemra**

MERCREDI 23, JEU 24, VEN 25 ET SAM 26 JANVIER 2013 | 20H30
Mughul India
avec **Raghnath Manet** | invité d'honneur : **Jasser Haj Youssef**

VENDREDI 8 ET SAMEDI 9 FEVRIER 2013 | 20H30
Le Sacre du printemps ou le cri de l'indépendance
En ouverture : **Les Cerfs enchantés**
Deux créations de **Faizal Zeghoudi**

VENDREDI 8 ET SAMEDI 9 MARS 2013 | 20H30
Pour les femmes du Jasmin
avec la **Compagnie Djamilia Henni-Chebra**

VENDREDI 22 ET SAMEDI 23 MARS 2013 | 20H30
Mille et une nuits
avec la **Compagnie des Mille et une Nuits** et l'ensemble **El Darbak**

ACTIONS ÉDUCATIVES

SAMEDI 15 DECEMBRE 2012 | 15H00 à 16H00
Maroc/France | **Concert-découverte Gnawa/Jazz**
avec la troupe **Alwane**